

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1896

THÈSE

N°

287

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 20 mai 1896 à 1 heure

PAR

Paul FONTAINE

Né à Dijon le 25 Mai 1870

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE

DU

TRAITEMENT MERCURIEL DE LA SYPHILIS

Président : M. FOURNIER, professeur.

*Juges : MM. { STRAUS, professeur.
 { NETTER, agrégé.
 { CHASSEVANT, agrégé.*

IMPRIMERIE DES THÈSES

DE LA

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

OLLIER-HENRY,

11 ET 13 RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

PARIS

1896

287

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1896

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 20 mai 1896 à 1 heure

PAR

Paul FONTAINE

Né à Dijon le 25 Mai 1870

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE

DU

TRAITEMENT MERCURIEL DE LA SYPHILIS

Président : M. FOURNIER, professeur.

*Juges : MM. { STRAUS, professeur.
 { NETTER, agrégé.
 { CHASSEVANT, agrégé.*

IMPRIMERIE DES THÈSES

DE LA

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

OLLIER-HENRY,

11 ET 13 RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

PARIS

1896

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. BROUARDEL
Professeurs.	MM.
Anatomie.	FARABEUF.
Physiologie.	CH. RICHET.
Physique médicale.	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.	N.
Pathologie et thérapeutique générales.	BOUCHARD.
Pathologie médicale	{ DIEULAFOY.
Pathologie chirurgicale.	{ DEBOVE.
Anatomie pathologique.	LANNELONGUE.
Histologie	CORNIL.
Opérations et appareils.	MATHIAS DUVAL.
Pharmacologie	TERRIER.
Thérapeutique et matière médicale	POUCHET.
Hygiène	LANDOUZY.
Médecine légale	PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	BROUARDEL.
Pathologie comparée et expérimentale.	LABOULBENE.
	STRAUS.
	G. SEE.
Clinique médicale	{ POTAIN.
	{ JACCOUD.
	HAYEM.
Clinique des maladies des enfants.	GRANCHER.
Clinique des maladies syphilitiques.	FOURNIER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	JOFFROY.
Clinique des maladies nerveuses.	RAYMOND.
	BERGER.
Clinique chirurgicale.	{ DUPLAY.
	{ LE DENTU.
	TILLAUX.
Clinique ophtalmologique.	PANAS.
Clinique des voies urinaires.	GUYON.
Clinique d'accouchements:	{ TARNIER.
	{ PINARD.

Professeur honoraire.

M. PAJOT

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
ACHARD.	GAUCHER.	MARFAN.	ROGER.
ALBARRAN.	GILBERT.	MARIE.	SEBILEAU.
ANDRE.	GILLES DE LA	MENETRIER.	THIERY.
BAR.	TOURETTE.	NELATON	THOINOT.
BONNAIRE.	GLEYS.	NETTER.	TUFFIER.
BROCA.	HARTMANN.	POIRIER, chef des	VARNIER.
CHANTEMESSE	HEIM.	travaux anatomiques.	WALTHER.
CHARRIN.	LEJARS.	RETTERRER.	WEISS.
CHASSEVANT.	LETULLE.	RICARD.	WIDAL.
DELBET.			WURTZ.

Secrétaire de la Faculté: M. Ch. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR LE DOCTEUR DEFFAUX

Ancien interne des hôpitaux de Paris

Témoignage de respect et de profonde affection.

A MONSIEUR LE DOCTEUR BROUSSE

Professeur agrégé à la Faculté de Montpellier

Souvenir respectueux de son ancien aide de clinique.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR FOURNIER

Témoignage d'admiration et de respect.

BIBLIOGRAPHIE

CHAPITRE I

- Paul Dabry.** — La médecine des Chinois.
Buret. — La syphilis à travers les âges.
P. B. Klein. — De morbi venereae curatione in India orientali usitata
1793.
Astruc. — Traité des maladies vénériennes.

CHAPITRE II

- Gaspar Torella.** — Tractatus cum consiliis de morbo Gallico, 1497.
Ulrich de Hutten. — De guaiaci medicina et morbo Gallico, 1529.
Laurentius Phrisius. — Epitomen opusculi de curandis pustulis, 1532.
Fallope. — Tract. de morbo Gallico.
Astruc. — Tr. des maladies vénériennes.
Johannes Fernelius. — De luis venereae curatione, 1537.
Aloysius Luisinus. — Aphrodisiacus sive et Lugduni Batavorum, 1723.
Thèse de Renault, 1868.
Mariellus Cumanus. — Observationes, 1493.
Johannes Widman. — De pustulis, 1497.
— 1530. —
Fracastor. — Trad. de M. le prof. Fournier, 1527.
— 1527.
Jacobus a Bethencourt. — Trad. de M. le prof. Fournier.
Thèse d'agrégation de M. Hallopeau.
-

- Angelus Bologninus.** — Libellus de cura ulcerum, etc., 1506.
Jean de Vigo. — Pratica copiosa, 1514.
Astruc. — Tr. des malad. vénér.
Rondelet. — De morbo Italico, 1560.
Brassavolus. — De examine, 1551.
Johannes Benedictus. — De morbo Gallico, 1531.
Augerius Ferrerius. — De pudendagra, 1533.
Nicolaus Massa. — De morbo Gall., 1532.

Petrus Bayro. — Venimecum, 1537.
Rondelet. — De morbo Italico, 1560.

Augerius Ferrerius. — De pudendagra, 1553.
Gaspar Torella. — Tractatus, 1497.
Astruc. — Tr. des mal. vénér.
— 1530. —
Fracastor. — — Trad. de M. le Prof. Fournier.
Jean de Vigo. — Practica copiosa, 1514.
Astruc. — Tr des mal. vénér.
Nicolaus Massa. — De morbo Gail. 1532.

Conrad Gilini. — Opusculum de M. G., 1497.
Fallope. — De morbo Gallico.
Torella. — Tractatus, 1407.
Fernel. — De luis venereæ, 1557.
Ulrich de Hutten. — De Guaiaci, 1529.
Jean de Vigo. — Practica copiosa, 1514.
J. a Bethencourt. — Trad. de M. le prof. Fournier.
Nicolaus Massa. — De morbo Galt, 1532.
Sebastianus Aquilanus. — De M. G.

CHAPITRE III

Mézeray. — Abrégé chronol. de l'H. de France.
Varillas. — Histoire de François Ier.
Louis Guion. — Diverses leçons, tome 2.
Bayle. — Dict. histor. et crit.
Brantome, — Histoire des dames illustres.
Antoine Fracantiano. — De pustulis.
André Vésale. — De radice Chinæ.
Lazare Rivière. — Observations.

CHAPITRE IV

Angelus Bolognimus. — Libellus, 1506.
Astruc. — Tr. des mal. vénér.
De Horne. — Tr. des mal. vénér.
Chicoyneau. — Th. de Montpellier.

Desruelles. — Tr. prat. des mal. vénér.

Hunter. — Trad. par Ricord.

CHAPITRE V

Hunter. — Trad. par Ricord.

Benj. Bell. — Trad. par Bosquillon.

Desruelles. — Traité prat. des mal. vénér.

Jourdan. — Tr. des mal. vén.

Rollet. — Tr. des mal. vénér.

Rollet. — Article du dict. des Sc. médicales.

APPENDICE

Ricord. — Tr. des mal. vénér.

CHAPITRE PREMIER

Traitement mercuriel en Chine

Bien des siècles avant la découverte de l'Amérique les Chinois se servaient du mercure pour expulser du sang le virus syphilitique. L'ouvrage le plus ancien du monde où il soit question du mercure appliqué au traitement de la syphilis est probablement le « Hoang-ty-mie-King » dont l'auteur Hoang-ty vivait, d'après une chronologie rétrospective fondée sur l'observation des éclipses, vers l'an 2637 avant J. C.

Dans l'Inde aussi, l'origine de ce traitement remonte à la plus haute antiquité. D'après le livre sacré de Dautantar les Hindous connaissaient les préparations mercurielles : le cinabre pour les fumigations et les pilules de protochlorure et de bichlorure de mercure, mélangées au sucre, au poivre et à nombre d'ingrédients.

Vers l'an 1000 de notre ère deux médecins hindous Sangarasiar et Alessianambi soignaient la Syphilis par le mercure. Peut-être est-ce de l'Hindoustan que les Turcs tenaient la recette des fameuses pilules de Barberousse.

Au XVIII^e siècle Astruc s'était informé des connaissances chinoises relatives aux maladies vénériennes. Il avait envoyé un questionnaire sur ce sujet à Louis Parennin « savant jésuite missionnaire à Péquin ».

Pour le traitement mercuriel, il lui fut répondu que les chinois employaient des pilules composées de mercure doux très-beau et très-blanc pour 1/23^e, avec du cachou, des fleurs de genêt, de l'écaille de tortue grillée et avec une assez grande quantité de farine de froment. Ils se servaient aussi d'emplâtres, seulement contre les ulcères véroliques rebelles, et de fumigations mercurielles, mais n'auraient pas utilisé les frictions.

Le livre classique de Li-che-tchin formule ainsi les fumigations.

« Prenez du mercure : 4 scrupules ; du plomb et de l'étain, de chaque 50 grains, de la litharge et du cinabre, de chaque 24 grains.

Mêlez le tout, ensemble réduit en poudre que vous partagerez en 12 parties égales. De chaque parties figurée en tuyau faites des espèces de mèches que vous allumerez en les plongeant dans l'huile et si le malade en respire la fumée dans un lieu bien clos, il guérira au moyen de la salivation que cette fumée excitera. »

Jacques Bontius au XVIII^e siècle encore, dit que les onguents mercuriels sont employés aux îles d'Amboyne et des Moluques contre une maladie très analogue à la syphilis.

Sydenham assure « avoir ouï dire à quantité d'Anglais dignes de foi, qui habitent les îles des Caraïbes, que les esclaves qu'on y amène de Guinée sans avoir pris terre, sont attaqués d'une maladie qu'il appellent « the yaws » et dont les symptômes paraissent absolument les mêmes que ceux de la vérole. Ils la traitent par la salivation mercurielle de même que nous traitons la vérole. »

Un ouvrage très intéressant sur la médecine moderne des chinois, par M. Pierre Dabry, donne des détails sur leur connaissance des maladies vénériennes : ils ont bien observé le chancre mou, le chancre induré et les accidents syphilitiques ; mais ne paraissent pas avoir formellement distingué que le second seul était suivi d'accidents constitutionnels.

Le chancre mou (che-lan, chancre rongeur) apparaît généralement du 3^e au 9^e jour, quelquefois seul, d'autre fois accompagné d'un grand nombre d'autres ; il débute par une petite tache rouge gonflée au centre et causant ou de la douleur ou un prurit très vif ; peu de temps après, au milieu, se montre parfois un point blanc qui ne tarde pas à former cavité, augmentant insensiblement de largeur et de profondeur. Dans le fond on aperçoit et on peut sentir une sorte de peau ferme, épaisse et de couleur blanchâtre, les bords de la plaie deviennent également durs, droits, avec des dentelures égales.

Pour le chancre induré qu'ils appellent chancre simple (Kiai- tchoang, petits boutons un peu élevés qui ne sont pas rongeurs) la tuméfaction n'est plus la même et leur couleur est celle d'un bouton ordinaire, ils sont souvent accompagnés de tumeurs (hiue-san-chan-ou-pien-jong).

Le traitement des chancres consiste à employer au début de la maladie des poudres caustiques et ensuite des remèdes tendant à chasser du sang le virus. Ces remèdes doivent être continués pendant un mois au moins après la guérison des accidents primitifs.

Remèdes. — My-tchouen-choui-yu-kan formé de houang-pe (3 gr. 68) houang-lien (3 gr. 68) rhubarbe (1 gr. 10) hiong-houang (1 gr. 10) tan-fan (1 gr. 10) tsin-tay (1 gr. 10)

eul-tcha (1 gr. 10) tang-sin (1 gr. 10) kin-fen (1 gr. 472) tchin-tchou (0 gr. 55) ping-pien (0 gr. 55) réduire le tout en poudre très-fine et appliquer sur le chancre comme traitement local.

Pour le traitement général mélanger la poudre avec choui-yn (mercure) 36 gr. 08 ou 18 gr. 72 suivant le tempérament des malades (dans le premier cas l'onguent est aux 2/3 de mercure, dans le second à la moitié) et en frotter le poulx de chaque bras avec une quantité variant de 1 gr. 47 à 1 gr. 10 suivant le malade.

Les Chinois connaissent de longue date l'action du mercure sur les dents et les éruptions mercurielles. Ils connaissent la roséole (tan-hong, éruptions de petites taches rouge cuivré) la céphalalgie, les douleurs nocturnes dans les os, l'ecthyma, la pharyngite, la laryngite, la rhinite les gommès, la nécrose des os du nez, la syphilis des nouveaux-nés.

CHAPITRE II

Traitement mercuriel en Europe au XVI^e siècle

Origines du traitement mercuriel.

Il est certain, même pour les auteurs opposés à l'origine américaine, que, si la syphilis existait en Europe avant la fin du XV^e siècle, elle fut du moins considérée par tous les auteurs dont il reste des traces, comme une maladie nouvelle et dont le traitement était si bien inconnu que les médecins d'alors y perdaient leur latin.

En 1500 Gaspar Torella : « Les Médecins évitaient de traiter cette maladie à laquelle ils avouaient ne rien comprendre... Cette étrange maladie n'ayant jamais été vue de notre temps, personne, quelque habile quelque expérimenté, et quelque âgé qu'il fut, ne pouvait la traiter suivant les règles de l'Art.

Ublrich de Hutten, en 1519, affirme que pendant deux ans entiers les médecins d'Allemagne, bien loin de traiter les malades, ne voulaient pas même les voir, tant ce mal leur faisait horreur.

En 1532, Laurentius Phrisius, médecin de Metz, dit que les pauvres, attaqués par ce mal, furent au commencement bannis de la société humaine, comme autant de cadavres pourris, et contraints d'habiter les champs et les

forêts, abandonnés des médecins qui ne voulait pas se mêler de traiter ce mal.

Fallope avoue que les médecins de ce temps-là désespérèrent de réussir, en voyant qu'ils ne pouvaient pas découvrir une méthode de traitement certaine ; que par là ils se rendirent si méprisables à tout le monde, que si quelques chirurgiens très-hardis n'eussent trouvé par hasard l'usage du mercure et s'il n'était survenu des espagnols qui savait comment la maladie se traitait dans les Indes, la Vérole aurait été et serait encore incurable.

Déjà Wendelinius Hock de Brackenau en 1502 et Jacobus Cataneus de Lacu-Marcino en 1505 affirmaient que cette nouvelle maladie ayant paru en Italie plusieurs médecins des plus fameux se trouvèrent fort embarrassés et refusèrent de la traiter avec raison, car dans le traitement des maladies la première indication devant être prise selon Galien, de l'essence de la maladie, on n'en pouvait prendre dans un mal qui était absolument inconnu.

A cette époque où les autorités anciennes étaient d'un si grand poids, au précepte de Galien on pouvait rétorquer la recommandation de Celse au médecin, dans sa préface : « de ne point s'amuser à chercher dans sa tête des remèdes inconnus, s'il survient quelque mal qu'il ne connaisse pas ; mais d'examiner de quelle maladie il approche le plus et de tenter des remèdes semblables à ceux qui ont guéri plusieurs fois un mal approchant : ce qui est le moyen de trouver du secours par analogie. »

C'est ainsi que, d'après Fernel les médecins furent amenés à appliquer le mercure au traitement de la syphilis.

« Les premiers qui s'appliquèrent à guérir cette

affreuse maladie, négligèrent son essence et n'eurent garde qu'à ces deux symptômes, tumeurs et ulcères. Et tout d'abord, comme ces ulcères dévoraient le corps ; ils s'efforcèrent de les détruire par les caustiques. Puis, voyant les lésions renaître sans cesse, il vint à l'idée de plusieurs médecins, de les attaquer avec le même onguent qui leur servait contre les différentes espèces de pustules et de gales. On fit diverses tentatives mais sans aucun succès, lorsque l'onguent ne contenait pas de vif-argent, remède dont l'usage avait été transmis à nos aïeux par les traves qui l'employaient avec succès contre les ulcères malins et cacoëths et contre toutes les gales sèches. »

En effet, les onguents mercuriels étaient depuis longtemps employés comme topiques : Jean de Vigo dit, dans son traité de la gorre : « Tout ce qu'on a trouvé de bon pour la guérison de la vérole, tant dans les remèdes particuliers que dans les généraux (croyez-moi, j'en ai l'expérience) vient de Théodoric et d'Arnaud de Villeneuve. »

Déjà Mésue l'Ancien, auteur arabe qui vivait vers le VIII^e ou IX^e siècle donnait la formule suivante d'onguent contre la gale :

Axonge.. .. .	5 onces
Huile de laurier.....	} àà 2 onces
Vif-argent.....	
Cire pure.....	
Encens blanc.....	
Mastic.....	} 7 onces
Sel commun.....	
Suc de plantain.....	
Suc de fumeterre.....	
	àà QS

Fracastor attribue cette heureuse idée aux empiriques, mais les auteurs qui les premiers parlent du traitement de la syphilis par le mercure étaient des médecins renommés : Marcellus Cumanus était médecin de l'armée vénitienne et Johannus Widman reçoit le titre de « clarissimus medicinarum doctor. »

L'idée d'appliquer à la syphilis les remèdes employés contre les maladies de la peau déjà connues a dû venir à beaucoup de médecins, à peu près vers le même temps, et personne ne saura probablement jamais à qui la reconnaissance des syphilitiques, peuple immense, doit une statue.

Quel est du moins l'auteur qui le premier en fait mention ? Fallope veut que ce soit Jacques de Carpi, dont l'ouvrage parut en 1518, qui ait inventé et le premier mentionné les frictions mercurielles :

« Les chirurgiens ayant lu que l'Hydrargyre avait une grande puissance contre la gale rebelle et qui voyaient la syphilis se manifester d'abord par des ulcères, essayèrent le vif-argent, et avec profit : parmi eux Jacques de Carpi, premier inventeur des frictions mercurielles, devint si riche par ce seul moyen qu'en mourant il laissa 40.000 écus, outre son argenterie qu'il légua toute entière au Duc de Ferrare, tant il est vrai que toute l'eau va à la mer. Il portait tant de haine aux espagnols, qu'étant à Bologne, soignant deux jumeaux de cette nation, malades du mal français, il les employa encore vivants à des démonstrations anatomiques, dénoncé pour ce fait, il se retira à Ferrare où il mourut ».

Astruc conteste l'affirmation de Fallope. Avant 1499

Pierre Pinctor employait le mercure à Rome ; en 1498 Conrad Gilini, en 1497 Widmann et Steber préconisaient ce traitement en Allemagne, à la même époque Schellig refuse d'en parler, le considérant comme pernicieux, et Gaspar Torella traite de trompeurs et de sicaires les médecins qui ont amassé des monceaux d'or en causant des douleurs sans nombre et la mort de tant d'hommes.

Astruc ajoute que ce serait « Johannus Widmann seul de Salicet » qui aurait employé le premier le mercure pour combattre la syphilis.

Mais M. le professeur Bouchard aurait trouvé un texte d'après lequel Marcellus Cumanus dès 1494 recommanderait un onguent mercurial. C'est donc à ce médecin, jusqu'à nouvelle découverte possible, que reviendrait l'honneur d'avoir employé le premier le mercure contre la vérole.

Frictions.

L'onguent mercuriel avait été d'abord employé comme topique contre les éruptions syphilitiques, par analogie avec la lèpre, les dartres, les ulcères. On reconnut ensuite qu'il était absorbé et agissait ainsi ; on continua donc à prescrire le traitement mercuriel général tel qu'il avait été employé localement.

Les formules d'onguent de cette époque sont très variées ; d'après les idées d'alors, chaque médecin cherche à corriger les propriétés nuisibles qu'il suppose au

mercure par des drogues qu'il croit pouvoir douer de vertus contraires.

Un des onguents les plus fameux et les plus anciens était l'onguent sarasin dont Guy de Chauliac donne ainsi la formule :

« Prenez d'euphorbe et de litarge de chacune 6 onces.

De Staphisaigres, 1 once et demie.

De mercure, 3 onces.

De graisse d'un vieux cochon, 12 onces.

Incorporez le tout ensemble dans un mortier et faites-en un onguent dont le malade se frottera une fois la semaine. »

Avec cet onguent, on frotte les jointures, les bras et les jambes ou tout le corps, mais en évitant le siège des organes les plus importants.

Malades, dit Fracastor, « sans hésitation étalez, cette mixture sur votre corps, et couvrez-en toute l'étendue de la peau, à l'exception de la tête et de la région précordiale.

Parce tamen capiti, et mollia præcordia vita.

Puis, enveloppez-vous soigneusement de laine et d'étoffe ; entrez alors au lit ; chargez-vous de couvertures et attendez ainsi qu'une sueur salubre baigne vos membres d'une impure rosée. »

Jacques de Béthencourt donne de sages conseils qui ne furent probablement guère suivis, à voir les horreurs que rapportent les anti-mercurialistes.

« On débutera toujours par l'emploi des onguents les plus faibles pour tâter en quelque sorte la susceptibilité des malades... C'est de même aux onguents faibles qu'on s'adressera de préférence si le mal est ancien parce que,

dans ce dernier cas, il est indispensable d'en prolonger longtemps l'usage.

Les frictions seront faites sur les parties des organes nobles notamment sur les extrémités des membres. Il importe, en effet, de ne pas s'exposer à ce que l'action du remède retentisse sur des viscères essentiels à la vie. C'est ainsi, par exemple qu'on s'interdira toujours de frictionner l'abdomen ou l'épigastre, sauf le cas où il existerait sur ces parties des tubercules indurés ou des ulcères, car des frictions faites sur ces points pourraient, soit provoquer de la diarrhée, soit éveiller de dangereuses réactions vers les organes abdominaux.

Chaque jour, à 4 heures du matin, le malade sera frictionné doucement, sur les bras et les cuisses avec un onguent mercuriel, et cette friction sera faite devant le feu. Il déjeunera à 10 ou 11 heures. Il dînera à 5 heures de l'après-midi. A neuf heures du soir, il sera frictionné de nouveau de la même manière et avec les mêmes précautions que la première fois. A la suite de chaque friction, il se couchera et essaiera de provoquer une forte sudation en s'enveloppant de couvertures.

Ce traitement sera continué de la sorte 6 ou 8 jours... Le premier jour seulement, on ne fera qu'une friction. Les jours suivants, on en fera une ou deux suivant l'intensité du mal et les forces du patient... Le point essentiel, en effet, sera de proportionner le traitement soit à la violence et à l'âge de la maladie, soit aux forces, au tempérament et à l'âge du malade. La maladie est une, mais les malades sont différents. C'est ainsi, par exemple, que pour un vieillard ou pour un malade dont l'affection est

déjà ancienne, il sera nécessaire de prolonger le traitement au delà du terme moyen. »

Emplâtres

C'est Angelus Bologninus, professeur à l'Université de Bologne qui en 1506 dans son Livre des onguents, Chap. VI, proposa les emplâtres comme moyen de faire pénétrer le Mercure à travers la peau du malade.

La matière de l'emplâtre ou cérat mercuriel était la même que celle de l'onguent, mais avec moins de graisse et de la cire pour augmenter la consistance du mélange.

La formule la plus fameuse est celle de Jean de Vigo, qui a laissé son nom à l'emplâtre mercuriel employé de nos jours.

« R : olei camomile aneti de spica de lilio : ana unc ij
olei de croca unc j. pinguedinis porcine libram unam pinguedinis vituli libram unam enforbij scr. unc, V. thuris scr. X olei laurini unc. j et $1/2$ pinguedinis vipere unc ij et $1/2$ ranarum vivientium numero vj lumbricorum lotorum cum vino unc iij et succi radicum ebuli et enule ana unc ij squinanti sticados matricarie : ana m j. vini odoriferi libras duas bulliat omnia simul usque ad consumptionem vini deinde colantur cui colaturæ addatur litargiri auri libram unam terebentine clare unc. ij et $1/2$ cum cera alba sufficienti fiat cerotus. ad modum sparadrapæ addendo in fine cocture storacis liquide unc. j et deinde auferatur ab igne baculo agitando donec tepidii fuerit post modum

addatur argenti vini extincti cum salivâ unc. iiij iterum cum baculo agitando donec argentum viuum optime incorporetur.

Icelluy cerot, ajoute l'auteur, est de plus noble operation que le unguent et est de plus seure operation et est plus délectable aux patients et est en icelluy cas un grand remède ; et ne cause point grand douleur et garit les dittes ulcères en bref temps quelque parfondes et mauuaises que elles soient. »

La pâte fabriquée, on l'étendait sur un morceau de peau, et on l'appliquait sur les articulations, sur les membres et même sur tout le corps à l'exception du ventre, de la poitrine et de la tête. On l'enlevait seulement quand apparaissaient les signes d'une salivation prochaine.

D'autres médecins entouraient les reins du malade d'un emplâtre en forme de ceinture large de 3 ou 4 doigts, ou bien c'étaient des bracelets autour des poignets, des coudes et des genoux, ou encore des semelles appliquées sous la plante des pieds.

Ce procédé était moins dangereux que celui des frictions ; il avait comme autres avantages de ne pas forcer le malade à garder la chambre, et de pouvoir être dissimulé, mais il était encore très gênant et malgré la longue durée de l'application il ne produisait guère d'effet certain. Enfin la graisse qui le composait rancissait vite et il en résultait souvent des éruptions cutanées.

Aussi borna-t-on de bonne heure l'usage des emplâtres mercuriels à leur application sur les bubons, nodus, exostoses et autres tumeurs de même nature.

Fumigations

On trouve pour la première fois une mention des fumigations dans la « *Practica copiosa in arte chirurgica* » de Jean de Vigo, ouvrage paru en 1514. Mais pour Fallopé ce seraient les empiriques qui trouvèrent les fumigations de cinabre, les plus actives, en essayant toute sorte de fumigations.

On distinguait en général deux sortes de fumigations, les unes appelées bénignes, les autres malignes, suivant la qualité des drogues dont elles étaient composées. Les premières étaient formées de matières grasses et huileuses capables de rendre beaucoup de fumée, les autres contenaient du cinabre artificiel et souvent du réalgar ou de l'orpiment et même du sublimé corrosif.

On pilait ces drogues en poudre très fine et on les mélangeait pour les employer, ou bien en poudre dont on répandait quelques pincées sur les charbons, mais la poudre étant trop sèche n'entretenait pas le feu et ne fumait pas assez longtemps ; ou bien en trochisques, incorporées avec la térébenthine ou le styrax liquide, et l'on mettait alors une ou deux pastilles sur les charbons ardents.

Pour pratiquer la suffumigation on saignait le malade qui prenait « des altérants et des purgatifs pour tempérer les humeurs. » Puis on chauffait un cabinet bien clos en guise d'étuve et on y dressait une espèce de pavillon appelé communément l'Archet. C'était là qu'on plaçait le malade nu ou en camisole, assis ou debout, la tête cou-

verte, ou découverte, suivant ses forces. A ses pieds on plaçait un réchaud plein de braise et par un trou fait exprès, on y jetait à plusieurs reprise quelques trochisques de parfum ; de sorte que le malade demeurait exposé des pieds à la tête à la fumée qui s'exhalait jusqu'à ce qu'il suât abondamment.

Si on voyait le malade prêt à perdre connaissance, on cherchait à prévenir la défaillance dont il était menacé en lui faisant mettre la bouche à un trou pratiqué à cette intention ou respirer un air plus frais par un tuyau qui débouchait au dehors.

On tenait le malade plus ou moins longtemps sous l'Archet selon l'ancienneté du mal, la violence des symptômes et l'état des forces. Fallope raconte que de son temps on faisait d'ordinaire durer la fumigation pendant une heure entière ou une demi-heure, ou un quart d'heure selon que le malade pouvait le supporter. Mais une telle patience devait être rare, surtout pour les suffumigations dites malignes.

Aussitôt tiré de là, on portait le malade dans un lit bassiné pour le faire suer abondamment pendant une heure ou deux. Ensuite on l'essuyait et on lui donnait un verre de vin à boire ; au bout de deux heures on pouvait lui servir à manger.

On pratiquait ces fumigations d'ordinaire tous les jours ou avec un jour ou deux d'intervalle, et on les réitérait de 6 à 9 fois jusqu'à ce que la salivation ou le flux de ventre parussent ou que les symptômes morbides disparussent entièrement.

En procédant avec précaution, les médecins du temps

assurent avoir guéri des malades auxquels les frictions mercurielles n'avaient servi de rien.

« Bien que les fumigations au cinabre soient souvent nuisibles, dit Fallope, il faut les compter parmi les remèdes, car elles guérissent quelquefois. Mais pour moi je ne les ai jamais employées que suivant deux indications : la première est une ophtalmie rebelle, avec inflammation de la conjonctive et excoriation de la cornée, Les cautères, les décoctions et autres remèdes ayant été sans effet, j'en vins aux fumigations et le malade guérit. Mais le premier qui fut ainsi guéri était un notaire qui me donna beaucoup de mal et qu'une bonne femme rendit à la santé par des fumigations. — L'autre indication est celle-ci : les hommes qui occupent une haute situation et qui viennent à être infectés de la peste indienne craignent la chute des cheveux. Quand on ne peut empêcher cette chute par un autre moyen, il faut employer les fumigations qui raffermissent les cheveux et sauvent ces hommes de la honte et de l'infamie. Il faut cependant essayer d'autres moyens avant celui-là. En outre il est nécessaires que les malades soient des hommes robustes et valides ; dans toute autre occasion fuyez ce remède comme le diable fuit la croix. »

Rondelet indique un procédé de fumigations plus simple et moins dangereux : « Ce remède a sçavoir parfum requiert un corps robuste d'autant qu'il est fort et dangereux parquoy il en faut user en ceux qui sont forts, humides et robustes. Mais aux débiles et à ceux qui ont expérimenté plusieurs autres remèdes en vain, le parfum qui se fait dans lelict est très bon comme ie demonstrerai maintenant.

Soient mis charbons allumez en un pot et dessus ces charbons soit jetté le parfum, et soit couvert d'un couvercle d'ou un canal parvienne au dedans du lit et si le malade ne peut porter la senteur, qu'il mette la teste hors le lit, pourvu que le col soit bien enveloppé de linge et de linceulx, afin que la fumée ne sorte par le haut. Cela se faict aux débiles et a ceux qui n'ont pas le moyen d'avoir chambre chaude et pavillon commode. »

Mais presque tous les médecins reconnaissaient les dangers de ce traitement. « Ils est funeste, dit Fallope, à ceux qui ont une fois craché du sang, il est mortel aux péripneumoniques, enfin ceux qui sont atteints de dysenterie ou de lientérie doivent s'en abstenir. »

Antonius Fracantianus attribue les accidents produits par les fumigations à la négligence du traitement préalable. « Employer les fumigations comme l'a fait le vulgaire avant d'avoir purgé le corps est une grande témérité : les humeurs se diffusant et tous les excrements du corps étant chassés dans la gorge beaucoup de malades suffoquent ; aussi les fumigations ont elles été abandonnées et pourtant cette méthode est efficace lorsque le corps est préalablement purgé. Dailleurs pas de fumigation deux fois par jour ; pas de fumigation la tête couverte, car le malade est forcé de respirer l'air infecté par les vapeurs de mercure. »

De même Brassavolus veut que la tête reste en dehors de l'Archet.

Enfin beaucoup d'auteurs condamnent absolument ce procédé ; Johannes Benedictus dit que les suffumiges des empiriques sont des poisons très puissants qu'il a vu lui-

même faire périr un fameux peintre de Bologne et faire tomber une femme en apoplexie.

Benedictus Victorius pense qu'il faut éviter les fumigations comme un ennemi mortel. Augerius Ferrerius dit, que c'est un très mauvais remède dont la plupart des médecins prudents et habiles n'ont jamais osé se servir pour le corps entier.

Bref ce mode de traitement fut réservé à quelques cas particuliers, les ophtalmies vénériennes (Fallope, Nicolas Massa), les ulcères fistuleux et pour aider à résoudre les tumeurs et exostoses qui ont résisté aux remèdes ordinaires. On faisait alors des fumigations un traitement local en dirigeant à l'endroit voulu la vapeur mercurielle.

Le traitement général par les fumigations tomba tellement en désuétude qu'Astruc déclare en 1736 : que depuis 80 ans, il y eut à peine un seul malade, au moins en France qui se fut fait traiter ainsi ; et qu'il est certain, qu'à son époque, il n'y avait pas un médecin en France qui traitât la vérole par cette méthode.

Pilules.

Ce n'est qu'un peu plus tard, en 1515, que le botaniste Petrus Andreas Matthiolus osa administrer le premier le vif-argent à l'intérieur. Il employait l'oxyde rouge de mercure.

Cette méthode paraît avoir été peu répandue ; mais en 1537, Pietrus de Bayro, médecin de Charles II, duc de Savoie donne la recette des fameuses pilules que Chei-

reddin dit Barberousse, de Mitylène, roi d'Alger, capitana-bacha des Turcs, sous le règne de Soliman II avait envoyée, dit-on, à François I^{er} son allié contre Charles-Quint.

Voici cette formule :

Rec. rhab. et agarici an drach ij aloës unc. j. argenti uiui extincti in succo rosarum, drach. iij. cinamomi, ambrae an scrup. j. myrrhae, mastiches an. drach. j. cum terebinthina, excipiantur et fiant pillulae 8 pro drachma. Capiat scrupul. j. prima dosi, deinde scrup. j. B. postremo scrup. ij.

et l'auteur ajoute :

pro diuitibus adde limaturae auri, vel pannorum aurj scrupul iiij.

Ces pilules que l'on donnait jusqu'à salivation n'étaient pas comme les frictions et les fumigations d'un usage courant et employées dès le début de la syphilis : on les ordonnait contre les accidents tardifs « pour refouler les tophe ou exostoses et pour oster la matière de douleur en la vérole vieille. »

La crainte du mercure était encore assez forte pour que son administration à l'intérieur éveillât des craintes ; si ce remède « a profité à quelques-uns, aux autres il a délaissé un tel vice du ventre, lequel n'a jamais pu être corrigé. »

Du reste, ce qui n'était pas fait pour rassurer les malades, ni les médecins c'est que le bruit courait « que le premier qui usa de ces pilules entre les Chrestiens mourut incontinent sur le pont d'Avignon l'an 1537. »

Aussi Rondelet conseille-t-il au médecin la prudence :
« Ces pillules se doibvent bien garder et doibvent estre soigneusement prescriptes es boutiques, pour eüter calomnie. Car encores que dix ans après ceux qui en usent tombent en quelque maladie, attribueront toujours la cause à ces pillules. Parquoy le medecin mesme les doit apprester et les garder estant apprestées et en bailler tous les jours ou quand sera besoing, et ce affin qu'on ne cognoisse l'argent-vif qui ne se peut cacher quand il est baillé à quelqu'un. »

Comment s'administreront ces pilules ? Les idées du temps prescrivent pour ce mode de traitement la même préparation que pour les autres :

« Ces pillules ne doibvent estre prises sinon le corps estant bien purgé et ceux qui en usent en doibvent user jusqu'à ce que le ventre sera lasché abondamment ce que se sera selon la quantité du médicament ou jusqu'à ce qu'on verra ou sentira puanteur et eschaufement à la bouche. »

Outre les accidents tardifs de la syphilis il y a un cas où ces pilules sont indiquées. Le remède de Barbe-rousse est le traitement facile à suivre en secret même en voyage, de l'époque :

« Il y a quelques malades, dit Rondelet, qui à cause de de leurs affaires ne peuvent s'arrester en la maison, mais sont contraints d'aller à cheual et voyager pour affaires. Les autres ne veulent estre descouuers, a tous ceux la faudra bailler de ces pillules aiant plustost baillé plusieurs purgations comme a esté commandé par cy-deuant. »

Bientôt sous l'impulsion de Paracelse, versé dans les

secrets de l'alchimie, l'usage interne du mercure se répandit de plus en plus.

Lavages

Le premier auteur qui fasse mention des lavages comme traitement général est Augerius Ferrerius (*De pudenda-gra, gravi lue Hispanica* — Lib. 1 cap. 13) en 1553.

Mais dès 1497 Gaspar Torella conseillait des lotions de sublimé contre les douleurs et les pustules vénériennes : « Aqua decoctionis argenti sublimati multum aufert, sed post lotionem lavetur cum aqua ros. »

On composait ces lotions de « drogues dessicatives, raréfiantes, discussives et de mercure sublimé » dit Astruc. Le malade placé dans un lieu chaud s'en frottait toutes les parties du corps à l'exception de la tête, de la poitrine, de l'estomac et des aisselles.

Après ces ablutions et ces frictions le malade, des cailloux chauffés aux pieds, devait suer dans son lit, car sans sudation « on ne faisait rien qui vaille. » Il répétait suivant ses forces, ces lavages une, deux ou trois fois par jour, pendant dix jours qu'il devait passer dans sa chambre. Le traitement finissait quand les gencives « se pourrissaient et s'ulcéraient comme avec le liniment et le parfum. »

Cette méthode fut encore pratiquée sous forme de bains de pieds par Théodore Turquet de Mayerne (*Traité de la vérole*, Art. 2).

Ces lotions étaient pour la plupart composées de subli-

mé corrosif, souvent même additionnées d'arsenic. Quelques médecins les jugèrent dangereuses, par les affections cutanées qui en résultaient, et presque tous éprouvèrent leur inefficacité, la quantité de mercure introduite par ce moyen dans le corps étant trop petite.

Salivation mercurielle

Comme on employait les onguent mercuriels contre différentes maladies de la peau, avant de s'en servir contre la syphilis, on connaissait la salivation avant de la rechercher comme une évacuation du virus. Il fallait même que les théories préconçues fussent bien fortes chez les médecins du XVI^e siècle pour qu'ils fussent à ce point persuadés de la nécessité de la salivation, puisqu'ils devaient savoir que cette excrétion se produisait aussi bien chez les malades qui n'était pas atteints du mal français.

Pierre Hispani employait l'onguent sarasin qui contenait un neuvième de mercure comme « d'un onguent précieux pour la galle, dont il avait éprouvé l'efficacité, le malade, dit-il, se frottera de cet onguent depuis le coude jusqu'à trois doigts de distance de la main, et depuis le dessus du genou jusqu'à égale distance du pied ; cela doit se faire au soleil ou devant le feu, après 9 heures. Et si vous voyez que le phlegme monte jusqu'à exciter le vomissement, ou un gonflement des parties supérieures, cessez de frotter, sinon continuez jusqu'au 7^e jour. »

De même Théodoric et Guy de Chauliac avertissent que leur liniment fait sortir des superfluités par la bou-

che, en faisant baver et en faisant suer sous les aisselles. Le second ajoute que le mercure nuit aux principaux membres, aux dents et aux gencives, aussi propose-t-il différents gargarismes pour garantir le dedans de la bouche.

Cependant les médecins qui soignèrent ensuite les syphilitiques crurent fermement que c'était la cause pondérable de la maladie qui s'échappait de la bouche avec la salive.

« Dix jours de suite dit Fracastor renouvelez ce traitement, dix jours entiers supportez cette épreuve cruelle dont le bénéfice ne se fera guère attendre. Bientôt en effet un infaillible présage vous annoncera l'heure de votre délivrance. Bientôt vous sentirez les ferments du mal se résoudre dans votre bouche en une bave immonde et vous verrez le virus, le virus même s'évacuer en des flots de salive.

..... *Liquefacta mali excrementa videbis*
Assidue sputo immundo fluitare per ora
Et largum ante pedes tibi mirabere flumen.

On ne peut arguer d'une image poétique, l'expression est précise ; d'ailleurs, en prose, Jean de Vigo :

« Tant que dure le flot pituiteux de la bouche, il faut exiger que le malade se confîne dans un milieu à température élevée. Lorsque s'établit l'écoulement salivaire on aura garde de prescrire des médicaments styptiques dont l'action répercussive courrait risque de refouler à l'intérieur du corps l'humeur morbide qui tend à s'éliminer par la bouche. On se contentera pour une semaine d'administrer des gargarismes tempérants, adoucissants et légèrement détersifs ».

Habituellement la salivation durait une semaine pendant laquelle les malades crachaient chaque jour un plein bassin, c'est-à-dire de 6 à 10 livres de salive.

Chez quelques malades la salivation n'apparaissait pas, mais la cruauté de la médication n'était pas fléchie : Nicolas Massa recommande de prolonger le traitement jusqu'à la faiblesse demi-syncopale.

« Il faut faire les onctions chaque soir jusqu'à ce que le médecin voie un écoulement manifeste de matière phlegmatique par la bouche ou un notable flux de ventre, ou des sueurs, et jusqu'à ce qu'il voie aussi les pustules, les douleurs et les ulcères diminuer manifestement.

Mais très souvent il n'apparaît chez les malades ni flux de matière par la bouche, ni autre altération, flux de ventre, douleur de dents ou signe manifeste d'évacuation, cela bien que cette maladie ait une cause matérielle, puisqu'elle est guérie par évacuation.

Le médecin reste alors dans le doute sans pouvoir régler la quantité d'onguent et le nombre de jours de frictions nécessaire. J'ai été ainsi de longues années dans le doute, mais j'ai reconnu à présent qu'il faut continuer les onctions jusqu'à guérison manifeste des pustules, des douleurs et des ulcères et tant que les forces le permettent. Mais s'il survient des faiblesses, quelquefois syncopales, cessez les frictions et ranimez les forces avec une bonne nourriture.

J'ai guéri ainsi plusieurs malades qui plusieurs fois traités par les frictions n'avaient pas guéri, par cela que les frictions n'étaient pas poussées jusqu'aux altérations de la bouche, à la diarrhée et que les médecins ne pouvaient ainsi connaître quand était terminée l'extirpation

de la matière morbide. Non déraciné, le mal récidivait pire qu'auparavant.

Pour mieux me faire comprendre, je procède aux frictions jusqu'à la faiblesse dite demi-syncopale.

Parmi d'autres, j'ai guéri un malade (que plusieurs médecins avaient traité sans succès) en le frictionnant pendant 37 jours. Je le guéris ainsi et jamais le mal ne récidiva et partout on l'avait déclaré incurable, et maintenant il vit en bonne santé. J'en ai guéri nombre d'autres en me fondant sur le signe précité. C'est pourquoi je dis qu'on ne peut donner de règles sûres pour le nombre de jours de frictions et la quantité d'onguent, mais qu'il faut agir suivant la vigueur du malade ».

On ne peut guère a présent se représenter l'horreur de cette salivation et l'abattement dans lequel était plongé le malade, un ruisseau de salive aux coins de la bouche ; les douleurs de dents, la fétidité de l'haleine, les ulcères des gencives, contre tout cela on se contentait de quelques gargarismes de lait ou de décoction de grenade ou de troëne.

Mercurialistes et anti-mercurialistes

Suivant que les médecins étaient davantage frappés par l'horreur de la syphilis à cette époque ou par les affreux résultats et les dangers de la salivation, ils célébraient les bienfaits du mercure, du moins en justifiaient l'emploi, on bien le répudiaient de la pharmacopée, sans ménager les anathèmes aux charlatans qui l'employaient.

« Que ceux, disait Conrad Gilini, qui se fient à des ignorants, tels que les barbiers, les cordonniers, les savetiers et surtout ces vagabonds qui sont de véritables bourreaux du genre humain... qui, sans évacuer l'humeur vérolitique, prétendent guérir cette maladie, prennent garde à ce qu'ils font. »

Et Torella : « Les droguistes, les herboristes, toutes sortes d'artisans, de vagabonds et d'imposteurs se vantent en ces temps-ci de guérir parfaitement la vérole. Comme ils ne savent rien, ils ne doutent de rien et promettent des merveilles. On croirait à les entendre qu'ils vont ressusciter les morts ; mais ces belles espérances sont bientôt terminées par une mort soudaine et imprévue. » Il soutient que le cardinal de Ségorbe, qu'Alphonse Borgia et son frère, et une infinité d'autres périrent ainsi misérablement.

Fallope vante le mercure dans des cas fort rares : « Quoique mon discours paraisse favoriser la méthode nouvelle, cependant je n'approuve pas son usage. Si le mercure ne guérit pas, ce qui arrive souvent, la maladie est augmentée, l'infection est rendue plus véhémence. Les viscères sont ébranlés, ainsi que les parties solides du corps ; ce médicament reste dans l'économie. De là, le marasme, la chute des dents, la corruption du palais, la carie des os de la tête, la paralysie de la face, les exostoses et les gommès. Il y a des hommes qui ont le palais et la langue tellement enflés qu'ils ne peuvent ni parler ni avaler. »

Fernel ajoute, parlant des malades qui se font soigner par les frictions : la douleur est si grande, l'amas de leurs maux est si considérable qu'on peut bien les accuser de

trop aimer la vie, puisqu'ils préférèrent à la mort cette déplorable existence.

Les chirurgiens qui prétendent avoir pénétré les secrets de la nature (et plutôt aux dieux que cela fut vrai) combattent pour un traitement si cruel et si périlleux, comme s'ils combattaient pour leurs autels et leurs foyers. »

Enfin, le chevalier Urich de Hutten, dans son livre à la louange du gaïac qui le guérit d'une syphilis pour laquelle il avait employé sans succès le traitement mercuriel : « Après la deuxième friction, je tombai dans une langueur extrême. L'onguent opérait avec tant de force, que le mal qui occupait la surface du corps, étant repoussé vers l'estomac, se porta au cerveau et causa une si abondante salivation que j'eusse perdu toutes les dents, si l'on n'eût eu l'attention de suspendre le remède.

J'ai vu des hommes chez lesquels il s'écoulait sans relâche de la bouche une bave infecte qui rendait impur tout ce qu'elle touchait. Ils avaient les gencives enflées, les dents branlantes, le gosier, la langue et le palais ulcérés. Cette manière de traiter la vérole était si cruelle, que plusieurs aimaient mieux mourir que d'essayer de guérir par ce moyen. Qu'on ne croie pas néanmoins que beaucoup fussent guéris ; à peine sur cent y en avait-il un, encore retombait-il le plus souvent au bout de quelques jours.

Le public était assez aveugle et les médecins assez faibles, pour laisser ces scélérats dans la possession d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. Les choses en étaient venues à ce point, que les malades ne pouvaient plus se servir de leurs dents. Plusieurs étaient attaqués de vertiges, quelques-uns de folie, d'autres saisis d'un trem-

blement des mains, des pieds et de tout le corps, étaient exposés à un bégaiement quelquefois incurable. J'en ai vu plusieurs mourir au milieu du traitement. Trois paysans ayant été enfermés par un de ces empiriques dans une étave fort chaude, où ils demeurèrent néanmoins patiemment, dans l'espérance d'être guéris, périrent misérablement par la violence de la chaleur qui les épuisa peu à peu. »

Qu'on écoute à présent l'autre cloche :

« Je scay bien, dit Jean de Vigo, que plusieurs mespriseront les compositions et ordonnances que j'ay faict pour la cure de cette dangereuse maladie à cause du vif argent qui entre en icelles, mais je me défendray par l'auctorité de Gal. IX et X. Une maladie laquelle na que ung chemin de guérison combien qu'il soit difficile, il faut que le patient passe par icelluy veuille ou non, s'il veult avoir guerison. » « On ne doit point tant craindre, ajoute-t-il, l'opération dudit argent-vif. »

Jacques de Béthencourt, dans un Dialogue où le mercure et le gaïac exposent leurs vertus et leurs prétentions rivales à la guérison du mal vénérien considère que « le pouvoir mystérieux du mercure n'est pas sans présenter quelque affinité réelle avec les causes mystérieuses dudit mal. »

« Tout bien considéré, dit-il, nous terminerons en disant qu'il y a plus de crédit à accorder au mercure qu'au gaïac pour le traitement du mal vénérien...

Le mercure, en somme, est le meilleur de tous les remèdes à opposer au mal vénérien. »

Nicolans Massa, enfin : « Il est temps d'arriver à un autre procédé employé pour guérir cette maladie, traite-

ment haï par bien des gens, qui, néanmoins, employé dans les conditions voulues et avec prudence est infaillible et le plus sûr moyen de guérir le mal en question. Il consiste en frictions sur les jointures avec un onguent mercuriel.

Il ne faut pas écouter ceux qui disent que ces onguents sont nuisibles aux nerfs et que ce motif doit nous empêcher de l'employer et de prescrire des frictions aux malades. La raison est, on doit le dire, puisque aussi bien les adversaires de ce traitement l'ignorent, qu'il faut en chaque médicament (lorsqu'on n'en possède pas de meilleur) observer si sa nuisance est pire que ses bons effets. Et, dans ce cas, si l'utilité l'emporte, il faut l'employer avec des correctifs comme le font les bons médecins.

J'affirme que si l'argent-vif est très nuisible au corps sain, ou aux nerfs, il n'en est pas ainsi quand le corps est envahi par cette infection, et s'il nuit en quelque chose, ses bienfaits l'emportent et les inconvénients qu'il a peuvent être corrigés. »

Beaucoup des auteurs qui repoussaient le traitement mercuriel pour sa trop grande cruauté, reconnaissaient l'effet du mercure sur les accidents syphilitiques. Fallope qui dans un passage précité déconseille l'emploi courant du mercure, rend hommage à sa puissance : « Trois choses troublent profondément mon âme, dit-il, d'abord l'aimant, ensuite les remèdes purgatifs, enfin l'hydrargyre dans lequel je vois un miracle de la nature. C'est avec le mercure qu'on prépare les onguent qui en application au niveau des jointures, guérissent. »

Sebastianus Aquilanus pourtant, peu partisan du mercure, hésite : « Il y a des malades qui voulant échapper

à cette maladie se frictionnent pendant cinq jours avec l'onguent que je vais indiquer. Puis ils se mettent au lit pour suer abondamment. Mais les gens de complexion débile doivent se garder de ceremède ; d'ailleurs cet onguent doit être souvent sophistiqué, car j'ai vu presque tous les cas récidiver. Cependant si quelqu'un peut supporter ce traitement il fera bien d'employer au préalable les pilules et la diète que j'ai indiquées. »

Et c'est tout. Sebastianus Aquilanus paraît avoir été moins frappé de l'action spécifique du mercure que de l'efficacité de la chair et du vin de vipère qu'il recommande chaudement un peu plus loin.

CHAPITRE III

Syphilis royales au XVI^e siècle

CHARLES VIII

Il est assez vraisemblable que l'apoplexie dont mourut le roi Charles VIII à l'âge de 27 ans et 9 mois était de nature syphilitique.

« De la conquête si glorieuse du royaume de Naples, dit Mézeray, il ne demeura aux Français qu'une vilaine maladie qu'on ne peut honnestement nommer. »

Il raconte ensuite ainsi la mort du roi.

« La santé du roy diminuant tousjours tant parcequ'il estoit de complexion flouëtte, et qu'il avait trop aimé les Dames, que peut-estre pour quelque poison lent que les Italiens lui avaient fait donner, il perdit le goust de toutes ces conquestes, mesme de celles qu'il avoit faite parmi les belles, de sorte qu'il ne songeoit plus qu'à mener une vie tranquille et chrestienne.

Il residoit depuis quelque temps dans son chasteau d'Amboise, où il faisoit bastir : Vn jour sixiesme d'avril (1498) sur les deux heures après-midy, comme il estoit dans une galerie regardant jouer à la paume dans les fossez, il fut atteint d'une apoplexie, dont il tomba à la renverse. Tous les courtisans et tous les officiers le

voyant en cet estat, le coucherent au mesme endroit sur une meschante paille, où il expira sur les onze heures du soir, et le quittèrent là pour s'en aller à toutes brides à Blois trouver le duc d'Orléans son successeur. »

FRANÇOIS I^{er}

Le roi François I^{er} eut la syphilis et probablement en mourut ; il la communiqua à la reine Claude, sa femme, au dire de Brantôme : « Si la reine Anne, mère de la reine Claude eût vécu, jamais le roi François ne l'eût épousée, car elle prévoyait bien le mauvais traitement qu'elle en devrait recevoir, d'autant que le roi son mari lui donna la vérole qui lui avança ses jours. »

Mézeray raconte ainsi la maladie de François I^{er} :

« Au mois d'août 1538 le roy fut grièvement malade d'un fâcheux ulcère qui lui vint à la partie que les médecins nomment le périnée. Ce mal, disait-on, était un effet d'une mauvaise aventure qu'il avoit eue avec la belle Ferronnière l'une de ses maitresses. Le mary de cette femme désespéré d'un outrage que les gens de Cour n'appellent que galanterie, s'advisa d'aller en vu mauvais lieu s'infecter luy-mesme, pour la gaster et faire passer sa vengeance jusqu'à son rival. La malheureuse en mourut, le mary s'en guérit par de prompts remèdes, le roy en eut tout les facheux symptomes. Et comme les médecins le traitterent selon sa qualité plustost que selon son mal, il lui en resta toute sa vie quelques-uns, dont la malignité altéra fort la douceur de son tempérament, et le rendit chagrin, soupçonneux et

difficile : mais à dire vray, plus exact, plus mesnager, et plus attaché à ses affaires. »

Le récit d'un contemporain, Louis Guion, pour être le même au fonds, pour sa saveur, mérite ici une place :

« François I^{er} rechercha la femme d'un avocat de Paris, très belle et de bonne grâce, que je ne veux nommer, car il a laissé des enfants pourvus de grands estats, et qui sont gens de bonne renommée, auquel cette dame ne voulut oncques complaire, ains au contraire le renvoyoit avec beaucoup de rudes paroles, dont le roi étoit contristé. Ce que cognoissans aucuns courtisans et maquereaux royaux, dirent au roy, qu'il la pouvait prendre d'autorité et par la puissance de sa royauté. Et de fait l'un d'eux l'alla dire à cette dame, laquelle le dit à son mari. L'avocat voyoit bien qu'il falloit que luy et sa femme vuidassent le royaume; encore auroyent-ils beaucoup à faire de se sauver, s'ils ne lui obéissaient. Enfin le mari dispense sa femme de s'accomoder à la volonté du roi, et afin de n'empescher rien en ceste affaire il fit semblant d'avoir affaire aux champs, pour huit ou dix jours. Cependant il se tenoit caché dans la ville de Paris, fréquentant les bourdeaux, cherchant la vérole, pour la donner à sa femme, afin que le roy la print d'elle, et trouva incontinent ce qu'il cherchait, et en infecta sa femme, et elle puis après le roy, lequel la donna à plusieurs autres femmes qu'il entretenait, et n'en peut jamais bien guérir, car tout le reste de sa vie il fut mal sain, chagrin, fascheux, inaccessible. »

Brantôme ne parle pas de cette vengeance romanesque mais raconte comment le roi fut amendé par la maladie :
« Le roy François aima fort aussi, et trop, car estant jeune

et libre, sans différence il embrassoit qui l'une, qui l'autre, comme de ce temps tel n'étoit pas galand qui ne fut putasier partout indifféremment, dont il en prit la grande vérole qui lui avança ses jours, et ne mourut guère vieux, car il n'avoit que 53 ans ce qui n'estoit rien ; et lui après s'être veu eschaudé et mal mené de ce mal, avisa que s'il continuait cet amour vagabond, qu'il seroit encore pris, et comme sage du passé, avisa à faire l'amour bien galamment, dont pour ce institua sa belle-cour fréquentée de si belles et honnestes princesses, grandes dames et damoiselles, dont ne se fit faute que pour se garantir de vilains maux, et ne souiller son corps plus des ordures passées, s'accommoda et s'appropriä d'un amourpoint salaud, mais gentil, net et pur. »

CHARLES-QUINT

L'empereur Charles-Quint, rival de François I^{er}, ne lui céda pas non plus sur ce point. Fallope, Antoine, Fracantiano et André Vésale racontent à peu près de même, qu'il prit la décoction de racine de Chine en partie pour le Mal Français, en partie pour une atrophie, en partie aussi pour des douleurs articulaires. Le profit assez grand qu'il en tira acquit à ce remède une grande autorité.

CHARLES IX

Le roi Charles IX ne parait pas avoir eu la syphilis, mais une blennorrhagie suivie d'un rétrécissement. Les quelques citations qui suivent ont paru cependant offrir quelque intérêt.

« Charles IX, dit Mézeray s'estant mal trouvé d'une des femmes de sa mère, prit les femmes en aversion et ne s'y attacha guère . »

Cette mauvaise impression avait pour cause une gonorrhée virulente qui fut suivie d'une « carnosité dans le canal de la verge », Geoffroy Giannat l'en guérit en 1584 et reçut pour récompense deux mille écus d'or. Les remèdes qu'il employa ont été transcrits par Lazare Rivière à la Chambre des Comptes de Montpellier.

HENRI III.

« Henri III revenant de Pologne s'arrêta à Venise et vit avec plaisir les Dames et les Courtisanes mesme, qu'il trouva aussi divertissantes que belles : mais quelqu'une lui fut trop prodigue d'une faveur qu'il se repentit toute sa vie d'avoir acceptée. »

Samuel Forny, médecin de Montpellier raconte que Henri III ayant la vérole et n'ayant pu être guéri par ses médecins ordinaires, apprit que Pierre Pena qui exerçait alors la médecine à Paris guérissait plusieurs malades pareils avec un remède particulier (la décoction de Bardane) qu'il avait appris d'un Turc, et que ce prince l'ayant fait venir en fut guéri.

Ce fut, au dire de Mézeray, la syphilis qui le jeta dans la « débauche ultramontaine. »

CHARLES DE LORRAINE.

On voit par ce qui précède que

«... La garde qui veille aux barrières du Louvre.
N'en défend pas nos rois »

Charles de Lorraine, duc de Mayenne, qui approcha de bien près la royauté contracta aussi une maladie vénérienne, probablement la syphilis.

« Comme ce duc estoit dans le plus pressant de ses affaires, il arriva que quatre ou cinq de ses amis faisant débauche avec des femmes de joye dans l'hostel de Car-navalet, il y en eut un qui le voyant passer courut après lui et l'y traisna presque par force. Il ne demeura pas une demie heure avec cette compagnie, et néantmoins il s'y accommoda si mal, qu'il eut besoin de garder la chambre plusieurs semaines : mais estant fort pressé il n'eut loisir que de prendre des remèdes palliatifs. Si bien que le venin demeurant toujours enfermé au dedans le rendit encore plus pesant, plus morne, plus chagrin, et engourdit en sa personne la vigueur de tout son party. »

CHAPITRE IV

Traitement mercuriel par extinction.

Déjà à l'époque où l'on recherchait le flux de salive et le flux de ventre comme exutoires du virus syphilitique, quelques médecins avaient observé qu'il n'était pas nécessaire pour la guérison de fatiguer le malade par une longue et pénible salivation. Angelus Bologninus, par exemple, en 1507 recommande de ne renouveler les frictions que pendant quatre ou cinq jours ou de les espacer, s'efforçant ainsi d'atténuer la salivation.

La disparition des accidents était pour ces médecins le meilleur criterium de l'efficacité du mercure ; ils révéraient l'observation et l'expérience plus que les théories préconçues et les arguments tirés des anciens. Chez ces savants perçait déjà l'esprit scientifique moderne.

Las des fumigations, des emplâtres, des lavages comme traitement général, on en était revenu simplement aux frictions mercurielles. Mais de grands médecins croyaient encore que la salivation était indispensable à la guérison de la vérole, et c'est sur cette excrétion qu'on réglait l'administration du mercure. Cette erreur semblait être accréditée par l'horreur de cette évacuation, à une maladie aussi horrible, pour quelques-uns aussi

honteuse, il fallait un remède affreux, une « expiation cruelle » même, suivant Jean de Bethencourt.

Il fallut pour détruire cette erreur, que des observateurs attentifs et logiques joignissent à des expériences répétées qui constataient l'insuffisance et le danger de la salivation un raisonnement convaincant. « En effet, dit de Horne, le mercure étant le remède spécifique du virus vénérien, il était indispensable que ce remède parcourut toutes les parties du corps qui en étaient infectées: aucune portion de ce virus ne pouvait échapper à son action sans reproduire bientôt par une communication que la circulation rendait nécessaire et indispensable, de nouveaux désordres pires que les premiers. On comprit donc que la salivation, en attirant toutes les parties mercurielles aux glandes de la bouche et du palais, en privaient les autres parties du corps ; que les purgatifs qui calmaient et arrêtaient la salivation avaient le même inconvénient qu'elle, ce qui, joint aux rechutes qu'éprouvaient beaucoup de malades traités par cette méthode, d'ailleurs dangereuse et cruelle, l'a enfin décriée : et s'il lui reste encore quelques sectateurs, elle les doit à l'opiniâtreté, à l'ignorance et à la routine, défauts vraiment insurmontables quand ils sont réunis. »

C'est le développement de cette idée que le mercure agit en neutralisant le virus syphilitique et non en l'expulsant qui donna naissance à la méthode de traitement par extinction que la médecine doit à l'école de Montpellier et en particulier à Haguénot et à Chicoyneau, professeur de la Faculté et concierge du Jardin du Roi, qui fit paraître en 1718, une thèse intitulée : « An ad curandam

luem veneream frictiones mercuriales in hanc adhibenda est salivæ fluxus concitetur? »

Voici comment Chicoyneau instituait le traitement par les frictions mercurielles :

Le malade était d'abord saigné, baigné et purgé pendant quelques jours puis on commençait les frictions ; le matin du premier jour il se frottait la partie interne de l'une des jambes depuis la malléole jusqu'au genou ; le lendemain il prenait un bain et le surlendemain faisait une seconde friction sur l'autre jambe. Au bout d'un même laps de temps on frictionnait un des avant-bras, ensuite on passait à l'avant-bras du côté opposé et on revenait à la jambe par laquelle on avait commencé.

Le malade suivait le même ordre pendant tout le traitement et laissait entre les frictions un jour d'intervalle pendant lequel il prenait un bain.

Lorsque le patient était arrivé à la moitié du traitement il n'usait de bains que tous les quatre jours. On les remplaçait par une lotion à l'eau et au savon. Dès que chaque friction était terminée on couvrait la partie frottée d'un bas ou d'un caleçon qu'il fallait conserver jour et nuit. Une dernière friction était faite sur la région lombaire on l'appelait, le coup de grâce.

La salivation était évitée avec tout le soin possible et si elle arrivait, on cessait le traitement et on employait les moyens nécessaires, surtout les purgatifs pour la modérer et la tarir. Puis on reprenait les frictions en mettant entre chacune un assez long intervalle afin d'éviter le flux de bouche.

Astruc refuse à Chicoyneau la paternité de cette mé-

thode; à l'entendre ce médecin ne serait parvenu au professorat que par intrigues et faveur, il n'aurait laissé que deux ouvrages dignes d'attention l'un sur la non-contagiosité de la peste (à propos de la peste de Marseille) l'autre sur la méthode de traitement par extinction, « mais, dit Astruc, j'ai renversé l'honneur qu'on veut faire mal à propos à M. Chicoyneau, en lui attribuant une méthode qui était connue et pratiquée 250 ans avant que M. Chicoyneau composât sa thèse ».

Cependant en lisant quelques autres très acerbes biographies de son histoire de la Faculté de Montpellier, on ne peut s'empêcher de croire qu'Astruc a bien pu se laisser entraîner par quelque ressentiment, à ne pas rendre hommage à la vérité.

Quoiqu'il en soit, du temps d'Astruc c'était l'avis de presque tous les médecins, de subordonner le traitement à la force du malade, à la violence de la maladie et à la véhémence des accidents. Dans certains cas on devait donner les frictions chaque jour afin d'exciter une salivation copieuse; dans d'autres de deux en deux, de trois en trois ou de quatre en quatre afin que la salivation soit légère, dans quelques-uns de huit en huit jours seulement afin qu'il n'y ait point du tout de salivation, dans quelques cas même il faut purger de temps en temps s'il paraît des signes de salivation, afin de la prévenir ou de l'arrêter dès le commencement.

On tendit de plus en plus à ne pas laisser éliminer et perdre le mercure par une salivation et à le retenir aussi complètement que possible dans l'économie. En tous cas on réserva à partir de ce moment les grands remèdes, c'est-à-dire le traitement par la salivation abondante pour

les cas les plus graves, on se contenta d'un traitement mercuriel modéré pour les autres.

En diminuant ainsi les doses d'onguent, en espaçant les frictions, on cherchait à fixer l'action du remède et à régler sûrement la marche à suivre dans le traitement. Mais ce procédé des frictions avait un défaut qui se fit bientôt sentir : l'action du mercure, coupée, interrompue par de trop grands intervalles parut bientôt insuffisante à la tâche d'imprégner l'organisme qu'on lui demandait. Avec cette méthode excellente pour faire disparaître rapidement des accidents même sérieux, pour « blanchir » le malade, le médecin ne pouvait prolonger assez l'action du mercure pour « éteindre » graduellement toute étincelle du mal.

On chercha alors les moyens d'introduire beaucoup de mercure dans le corps sans exciter ni salivation ni aucune autre excrétion. Les bains chauds et aussi les bains froids furent employés, mais la salivation n'en paraissait pas moins et quelquefois même avec abondance.

Les inconvénients des frictions engagèrent les médecins à chercher des moyens plus simples, moins dangereux, moins coûteux et d'un appareil moins effrayant. Ils crurent avoir rempli leur objet en donnant le mercure à l'intérieur et ils en multiplièrent les formes relativement à leurs vues et à leurs opinions. Ils divisèrent le mercure avec du soufre, des résines, des baumes, des gommes, des purgatifs, des absorbants et des sels, et donnèrent à ces préparations différentes des noms qui rendaient avec énergie la manière d'opérer la guérison telle qu'ils la concevaient, tels furent les différents éthiops, les préparations mercurielles antiphthisiques,

antiscorbutiques, alcalisées, purgatives, le mercure violet et beaucoup d'autres aussi singulièrement qualifiées, mais toutes préparations mercurielles insolubles.

On essaya ensuite de combiner le mercure avec différents acides minéraux et on vit paraître différentes espèces de précipités qui avaient une action corrosive sur les organes digestifs. De plus leur insolubilité les empêchait de diffuser facilement par la circulation. Les qualités qui leur manquaient étaient rachetées par la pompe des noms ; c'était la panacée solaire, la panacée lunaire, l'or de vie, l'arcane corallin et autres précipités de toute couleur.

Ensuite parut le mercure doux et la panacée mercurielle qui fit tant de bruit dans son temps qu'elle attira l'attention de Louis XIV qui en acheta le secret de son auteur. Mais ces produits de sublimation étaient toujours des préparations insolubles et peu actives, qui perdirent bientôt la confiance d'abord inspirée.

Les préparations mercurielles dissoutes à la faveur d'un acide semblèrent préférable : elles pouvaient se mélanger à l'eau qui atténuait considérablement leur causticité. Là encore le succès ne répondit pas à l'attente : leur action était entravée, soit par un excès d'acide, soit que la combinaison fut imparfaite soit que cette combinaison se dédoublât en présence d'un excès d'eau, et que le mercure précipitât de la dilution.

Un remède nouveau, le sublimé, que redoutaient tant les médecins du seizième siècle, parut enfin, qui réunissait les propriétés qu'on demandait en vain aux autres préparations. Il était du reste depuis longtemps employé en Hollande et en Angleterre d'après les indications de Boerhaave et de Van Swieten. La médecine posséda dès lors

une préparation mercurielle entièrement absorbable, dont elle pouvait régler avec précision l'effet.

« En donnant le mercure en très petite quantité, dit Hunter en 1786, et élevant graduellement la dose, de manière qu'il s'insinue insensiblement dans la constitution, ses effets nuisibles sont moindres et l'on peut à la longue en introduire une quantité presque incroyable sans donner lieu au moindre effet. »

Il faut éviter la salivation et soigner la stomatite mercurielle si elle se produit : « Le traitement de la stomatite doit être avant tout prophylactique : éloigner les causes qui la favorisent, quand cela est possible, diminuer les doses de mercure, en éloigner convenablement l'administration pour en obtenir la tolérance, ou le suspendre, voilà d'abord ce qu'il faut faire. »

Le traitement par extinction, était solidement établi ; il ne faut pas oublier cependant dit M. Rollet, « qu'à cette époque la confusion des maladies vénériennes était devenue complète, et que le mercure, donné à plus faible dose, il est vrai, pour la blennorrhagie et le chancre simple était encore un abus. »

CHAPITRE V

Réaction anti-mercurialiste au début du XIX^e siècle.

« S'il existe, écrivait Hunter, un médicament qui mérite le titre de spécifique, c'est bien certainement le mercure et cela pour deux des formes de la maladie vénérienne. Cependant les médecins cherchent d'autres spécifiques contre cette affection comme si les spécifiques étaient plus communs que les maladies, tandis que trop souvent ils se contentent des méthodes ordinaires de traitement dans d'autres maladies contre lesquelles ils n'ont aucun spécifique. »

Il semble que l'efficacité du mercure et l'excellence du traitement par extinction eussent dû être définitivement établies, mais « prescrit à outrance et à contre-temps pour des affections sur lesquelles il n'avait aucune prise, il ne devrait produire aucun effet sinon de mauvais et cela dans un nombre de cas assez considérable pour contrebalancer dans l'esprit d'hommes très impartiaux, l'influence heureuse qu'il exerçait sur la syphilis. »

Cet abus amena au commencement du siècle une violente réaction.

D'abord absolument légitime, l'opposition se bornait à supprimer le mercure dans le traitement des écoulements uréthraux, naguère encore considérés comme pouvant être le début d'accidents constitutionnels.

« J'ai déjà observé, dit Benjamin Bell, que l'on avait jusqu'ici très généralement considéré la gonorrhée comme une affection dépendante de la constitution ; l'on a au moins supposé que l'écoulement était de nature à affecter toujours la constitution et que l'on ne pouvait, par conséquent, guérir qu'en faisant usage de remèdes qui agissent sur tout le système.

L'on a pendant fort longtemps compté sur le mercure pour la guérison de la gonorrhée, dans l'idée qu'elle était un symptôme de la maladie vénérienne, mais l'expérience ayant prouvé qu'on ne retirait aucun avantage de ce remède employé seul, on l'a réuni à d'autres, surtout aux adoucissements, aux évacuants et aux astringents.

Le mercure, qui guérissait en général la vérole, ne procurait aucun avantage dans la gonorrhée. On ne peut plus avoir aucune raison de douter que les deux maladies sont absolument différentes ; le traitement que l'on a pu juger convenable dans un temps, pour l'une, n'est donc plus aujourd'hui applicable à l'autre. »

Le chancre simple était encore confondu avec le chancre infectant ; il était considéré comme pouvant être suivi d'accidents syphilitiques. Cependant, à ce sujet, dès la fin du siècle précédent, un médecin, Christophe Girtanner avait émis des idées pratiques très justes. Il avait remarqué toutes les lésions vénériennes n'étaient pas suivies que d'accidents constitutionnels :

« L'expérience, dit-il, enseigne que l'altération de la lymphe par le virus n'arrive pas à beaucoup près aussi souvent ni aussi facilement qu'on se l'imagine. J'ai guéri un grand nombre de chancres sans remèdes internes et

en ne les traitant que localement et je n'ai vu que bien rarement des symptômes consécutifs.

On doit traiter les chancres localement comme tout autre ulcère, sans égard à leur cause, et cela d'autant plus que l'absorption ne se fait qu'après un certain temps, que le virus reste longtemps localisé et qu'il peut être détruit dans l'ulcère même. Si, plus tard, il paraît des ulcères à la gorge ou d'autres symptômes de l'absorption du virus, il sera toujours temps de donner le mercure. »

Restreindre l'usage du mercure au traitement des accidents secondaires, c'était parfait : on en vint à le supprimer du traitement de la syphilis.

Ce fut un médecin anglais, Fergusson, chirurgien-major d'un régiment d'occupation en Portugal pendant les guerres du Premier Empire, qui introduisit dans la médecine cette fâcheuse innovation. Il avait vu en Portugal non seulement les maladies vénériennes résister au mercure, mais même, sous l'influence de ce remède des maladies secondaires se manifester. Il imita alors la conduite des médecins portugais qui dans les affections vénériennes ne prescrivent que des moyens simples. Pendant deux années il n'aurait pas vu que les nombreux malades qu'il avait traités sans mercure fussent rentrés à l'hôpital pour des accidents consécutifs.

Il eut beaucoup d'imitateurs. Ses idées concordaient avec les théories de Broussais alors en faveur, qui niaient toute spécificité dans la maladie comme dans le traitement.

« La syphilis est une irritation qui affecte l'extérieur du corps aussi bien que les scrofules, et l'on prévient sa

répétition qui forme la diathèse en l'attaquant dans son début par les antiphlogistiques locaux et surtout par les sangsues abondantes.

Le mercure, les sudorifiques et autres stimulants ne guérissent la syphilis qu'en exerçant la révulsion sur les capillaires dépurateurs mais il faut qu'elle soit secondée par l'abstinence, car une hématoïde trop copieuse entretient l'irritation syphilitique. »

Pour un disciple de Broussais, Jourdan, « la notion d'un virus est dénuée du soutien de l'observation directe et contradictoire avec les règles de la logique. »

Il pousse la logique jusqu'à « conclure et poser en principe

1° Que le virus vénérien n'existe pas ;

2° Que les maladies vénériennes primitives sont le produit de l'irritation causée en premier lieu sur les surfaces vivantes par le pus que secrètent les membranes muqueuses génitales enflammées ou ulcérées ;

3° Que les affections secondaires dépendent de la sympathie qui existe entre toutes les parties de l'organisme et qui n'est pas la même, ni chez tous les sujets, ni entre tous les organes, ni dans toutes les circonstances de la vie ;

4° Qu'aucune de ces maladies n'est héréditaire ».

Ce syphiligraphe dont les opinions paraissent originales aujourd'hui ne veut du mercure, ni pour les accidents vénériens primitifs, ni pour les maladies vénériennes, ou comme on a coutume de s'exprimer, pour la syphilis constitutionnelle. — La méthode antiphlogistique suffit dans les cas de phlegmasie aiguë et dans les cas où l'inflammation paraît sous le mode chronique en

l'associant avec des précautions hygiéniques observées avec ponctualité et persévérance.

Le traitement se réduisait à des soins de propreté, des topiques anodins, avec une diète sévère et des purgations.

En Angleterre, en France, en Allemagne, on publia nombre de statistiques défavorables au traitement mercuriel : mais cette remarque que le chancre simple et le chancre infectant étaient alors confondus, leur enlève beaucoup d'intérêt.

« Du reste, dit M. Rollet, les médecins cherchaient surtout alors à guérir les accidents locaux, à blanchir leurs malades sans s'occuper de l'infection constitutionnelle et des accidents à longue échéance. Aussi, comme le traitement mercuriel n'abrège guère la durée du chancre, il ne faut pas nous étonner de la défaveur dans laquelle tombait le mercure.

Il est permis de croire aussi que la syphilis, si énergiquement traitée en Europe pendant deux siècles avait diminué de virulence et que les médecins, n'ayant pas à soigner autant de syphilis malignes, avaient moins de reconnaissance pour le mercure que leurs prédécesseurs du XVI^e siècle. »

Les théories sur les bienfaits de la salivation à l'origine du traitement mercuriel avaient causé l'abus du mercure, les théories de Broussais en amenaient l'abandon.

La réaction contre le mercure avait eu pourtant le résultat heureux de faire connaître l'efficacité, contre les accidents tardifs de la syphilis, de l'iodure de potassium prescrit pour la première fois en 1822 par Richond des

Brus, anti-mercurialiste, et vulgarisé par la célèbre leçon de Wallace, dans *The Lancet*.

En même temps que le système de Broussais finit la disgrâce du mercure. Quelques médecins seulement, ça et là, se déclarèrent opposés au traitement mercuriel ; ils eurent peu de succès. Auzias Turenne et la syphilisation, les vésicatoires volants essayés par Cullerier, la tartarisation et autres méthodes de révulsion, la vaccination et l'expectation furent bientôt oubliés.

APPENDICE

Traitement mercuriel contemporain.

La blennorrhagie était séparée des autres accidents vénériens : elle ne pouvait être cause d'accidents généraux ultérieurs ; l'honneur de Ricord est d'avoir distingué par l'inoculation le chancre simple du chancre syphilitique. Il crut encore cependant que le chancre simple pouvait se transformer en chancre induré.

Ricord réhabilita le mercure. « Non seulement on a accusé le mercure d'aider à la production des accidents généraux, mais encore quelques esprits enthousiastes et peu réfléchis ont été jusqu'à dire que le mercure seul était cause de tout ce que la vérole peut produire de plus affreux. Pour me convaincre que le mercure peut produire les mauvais effets qu'on lui impute, qu'on me montre un sujet qui, sous son influence seule et sans antécédent spécifique ait été pris plus tard de tubercules muqueux ou de syphilide lenticulaire. Une telle preuve serait, cependant facile à donner, si ce médicament pouvait être la cause de pareils symptômes ; car tous les jours il est administré sous toutes ses formes dans des cas autres que ceux qu'on peut rapporter à la syphilis. Parmi les nombreux malades affectés de blennorrhagie et qu'on traitait autrefois, comme quelques médecins le font encore aujourd'hui, par le mercure, combien en voit-on qui aient offert plus tard des accidents généraux, à part

ceux chez lesquels a dû exister le chancre urétral ou larvé ? Interrogez d'un autre côté la population actuelle qui a passé l'âge de cinquante ans, et vous serez étonnés du nombre des personnes qui sous l'influence des anciennes doctrines exclusives, ont fait des traitements mercuriels sans avoir jamais rien éprouvé. Ce nombre est vraiment si grand, que le chiffre, sans pouvoir citer les individus pour le vérifier, ne manquerait pas d'être taxé d'exagération. »

Ricord employait de préférence les pilules de protoiodure qui ont gardé son nom ; il recommande d'employer le mercure à des doses convenables, différentes suivant les malades. « La proportion de ces doses sera trouvée pour chaque sujet en augmentant peu à peu jusqu'à ce qu'on obtienne une modification favorable dans la lésion qu'on combat ou que les accidents vous arrêtent. »

Ricord donnait le mercure pendant un mois ou un mois et demi ; il guérissait les symptômes syphilitiques. Comme lui plusieurs médecins ont cru que le mercure n'a d'effet que sur les accidents actuels de la vérole et n'a pas d'influence sur ses manifestations futures. Soigné avec quelques pilules ou par un traitement longtemps continué, le malade aurait autant de chances de gagner les accidents tertiaires, dans la fâcheuse loterie dont chaque syphilitique a un billet.

Cette idée n'a pas prévalu et le mercure doit être considéré comme agissant sur la cause même, l'organisme probable mais encore inconnu qui produit la syphilis.

Les travaux et les statistiques de M. le professeur Fournier ont établi ce fait si important et si riche en conséquences.

CONCLUSIONS

L'esprit de système a nui à l'établissement et au perfectionnement du traitement mercuriel :

D'abord en montrant dans la salivation l'exutoire du mal français.

Puis, en amenant, par quelque idée métaphysique, la confusion des maladies vénériennes en mal vénérien et par suite l'application abusive du traitement mercuriel à des maladies qui n'en étaient pas justiciables :

Enfin, à la suite de Broussais, en réduisant à l'inflammation la cause des accidents syphilitiques, et leur traitement aux antiphlogistiques.

Aujourd'hui l'expérience paraît suffisante et le traitement mercuriel, fondé sur l'observation impartiale, semble, à l'épreuve des théories possibles, enfantées par la « logique. »

Vu par le Doyen :
BROUARDEL

Vu par le président de la thèse,
A. FOURNIER

Vu et permis d'imprimer :

Le vice-recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I	
Traitement mercuriel en Chine.....	9
CHAPITRE II	
Traitement mercuriel en Europe au XVI ^e siècle.....	13
Origines du traitement mercuriel.....	13
Frictions.....	17
Emplâtres.....	20
Fumigations.....	22
Pilules ..	26
Lavages.....	29
Salivation mercurielle.....	30
Mercurialistes et anti-mercurialistes.....	33
CHAPITRE III	
Syphilis royales au XVI ^e siècle.....	39
CHAPITRE IV	
Traitement mercuriel par extinction.....	45
CHAPITRE V	
Réaction anti-mercurialiste au début du XIX ^e siècle.....	52
APPENDICE	
Traitement mercuriel contemporain.....	58
Conclusions.....	60

